LA MARIÉE DE OUED - ZEHER

C'était en 1951, j'avais alors cinq ans....A quelques mois de ma scolarisation, s'est déroulé un évènement peu habituel, marquant et même choquant à l'époque pour de jeunes cerveaux; la violence de certaines scènes a laissé un souvenir indélébile, resté vivace, précis, incrusté dans un coin de mémoire d'enfant pour ne jamais dépérir: les évènements violents accompagnés de chocs se gravent durablement dans nos jeunes cerveaux.

Cette aptitude était mise à profit dans le passé et peut-être même encore aujourd'hui, par certaines tribus des zones reculées de l'Inde: une fois au crépuscule de leur vie, les vieux parents rassemblaient leurs enfants sur les lieux de leurs terres, leur faisaient faire plusieurs fois le tour de la propriété pour en marquer les limites et puis leur administraient une subite correction: devant cet injuste et violent traitement, les enfants vont mémoriser définitivement et avec précision le lieu de l'agression et les limites de la propriété telles qu'ils les ont parcourues; une image unique, globale, de la scène se forme alors, se figera à jamais au tréfonds des jeunes cerveaux, et la pérennité de l'héritage est assuré.

A Oued -Zeher c'est le souvenir du mariage, émaillé d'évènements semblables, d'un proche, B. Zaghdoud avec sa cousine B. Fatima, qui m'avait profondément marqué...;

Lui habitait " Attassa" au flanc de la colline face au village à droite de l'intersection des routes menant vers Bône et Gastu; elle, dans une Déchera (groupe de gourbis en chaume et diss) au pied du Mazeur, près de l'Oued Zeher...

Un jour d'été, s'étaient rassemblés des hommes, des femmes jeunes et moins jeunes, des enfants aussi, au lieu-dit "Atassa", au bas de la colline dominant les alentours, les fermes et les terres fertiles, les vignobles, les orangeries, répartis suivant les caprices des Oueds Hammamine et Mechakel, et au sommet de laquelle un Fort militaire avait été construit

La procession s'est alors ébranlée à la queue leu leu vers le Mazeur, la plus haute cime proche du village, en empruntant un étroit sentier bordant un petit ru, de part et d'autre "l'ghaout lassoued" (le bois sombre, nom figurant sur les cartes

anciennes), les hommes en habits d'apparat, burnous et chèches blancs, certains portant des pantalons arabes, des gandouras noires pour homme aussi - les hommes de cette époque en portaient parfois -. quelques nantis arboraient fièrement des chaussures grinçantes, rouges ou blanches avec un liseré noir, faites main sur mesure par **D. Salah et C. Brahim**, de fameux cordonniers de JEMMAPES ; certains d'entre eux étaient à dos de cheval ou de jument, le fusil en travers du dos, des cartouchières de cuir rouge bien garnies à la ceinture; ce jour-là, les armes n'étaient pas destinées à une partie de chasse comme de coutume, mais réservées à un usage bien singulier ...

La cohorte des hommes était talonnée de près par une nuée de femmes portant de longues gandouras aux couleurs chatoyantes sous des voiles blancs (L'aaJar) le visage recouvert d'une voilette (terkhima) parfois balancée sur la tête pour rester à visage découvert; les plus âgées portaient sur la tête un imposant "Guennour", ou un Aarouj, couvre-chef fait d'un long ruban d'étoffe à la manière du chèche (turban) des hommes; les jeunes dames et les jeunes filles en âge de mariage, étaient parées de bijoux en argent: boucles d'oreilles en forme de cerceaux concentriques, au cou des chaînes entrelacées ornées de petites perles factices multicolores, écharpes maintenues par "lekhlala", broche en forme de feuille ajourée, ceinture de Louis en laiton, rarement en argent, bracelets ouvragés dans les mêmes matières à la portée des modestes bourses, et des anneaux aux pieds (kheikhel, ou R 'dif) dont on entendait l'harmonieux cliquetis accompagnant cette démarche si gracieuse des dames d'antan.

Les enfants admis à cette cérémonie, - des privilégiés -, gambadaient de manière anarchique derrière le convoi qui ne se préoccupait plus d'eux et si ce n'était la vigilance de quelques grands-mères, certains se seraient égarés à travers le maquis des broussailles, cistes, lentisques pouvant occulter la silhouette des turbulents et indisciplinés garnements curieux de rencontres inattendues: lézards verts, imposantes toiles d'araignées, menaçantes mantes religieuses donnant l'effroi, sauterelles qu'ils s'ingéniaient à décortiquer en soulevant les élytres pour mettre à nu les ailes, et selon la couleur, déterminer leur origine céleste: celles aux ailes rouges viennent de l'enfer, celles aux ailes vertes, du paradis: telles étaient les symboliques distillées dès la tendre enfance pour façonner les cerveaux et les croyances.

La direction suivie se précise au fur et à mesure du chemin parcouru; on quitte l'ombre et la fraîcheur de la dense végétation recouverte d'arbres majestueux, le frêne, l'orme dans sa course de part et d'autre des berges des ruisseaux ne s'aventurant jamais hors cet habitat, le chêne -liège, l'endémique azérolier offrant ses pommettes lumineuses. Et c'est en arpentant à découvert une harassante pente que l'on se dirige vers Oued Zeher, où vivent selon le lien de parenté, sur leurs terres ancestrales, des familles regroupées en "Dechras".

Après de longues heures d'une marche ponctuée de brèves haltes à la demande de l'auguste, bruyante et gesticulante assemblée des femmes, l'éclaireur de tête s'arrête; quelques hommes et des femmes âgées s'agglutinent autour de lui; lui, une main en pare-soleil, un soleil qui commence à darder ses flèches enflammées sur nos têtes, leur montre du doigt avec beaucoup d'appréhension, la destination: une citadelle au sommet d'une colline ...Un silence religieux s'instaure et, après quelques instants de flottement et d'échanges de stratégie, le convoi s'étire à nouveau, vers le lieu indiqué, d'une cadence résolue, comme pour mettre un terme à une situation périlleuse, conflictuelle même, et c'en était une...

La troupe progressait, on commençait à deviner autour de la Déchra les silhouettes des hommes par le blanc immaculé des chèches et des burnous, à leur côté des femmes se cachant le visage avec une main: aussitôt apparues, aussitôt disparues ..., et plus le chemin rétrécissait, plus la compagnie se faisait discrète comme pour ne pas susciter la colère ou du moins la méfiance chez le camp adverse, pouvant interpréter chaque geste comme une offense. Une fois arrivé à une distance respectable, un « *halte!* » militaire, « *ahabssou* » parvient de la garde avancée; c'est un signe de respect que les sages à l'avant, chargés de contenir l'impétuosité du flot humain derrière eux, devaient observer pour se faire accepter de ces étranges hôtes. Encore un moment de flottement et, pendant que commençaient et amphitryons des deux camps se toisaient respectueusement, quelques hommes d'un âge avancé vinrent à notre rencontre : bienvenues tonitruantes, enlacements; les quelques cavaliers mirent pied à terre pour se précipiter fraternellement et chaleureusement sur les personnes venues à leur rencontre comme pour les amadouer et faire accepter notre présence en ces lieux dont nul étranger n'est admis à franchir les limites matérialisées par des haies de figuiers de barbarie et d'épineux.

Quant aux femmes, qui ont le contact facile entre elles, elles ont disparu comme par enchantement de la vue des hommes, englouties dans les «haouches», des barrières en bois et branchage, entourant les gourbis, ces modestes masures construites en bois et recouvertes de diss, une imposante graminée chevelue aux longues feuilles filiformes acérées pouvant occasionner des entailles aux doigts, nervurées, qui facilitent l'écoulement de l'eau de pluie.

De leur côté les hommes, sous les oliviers ou les caroubiers, à la lisière des incontournables haies de figuiers de barbarie, formèrent de petits groupes, les uns se côtoyaient dans les champs où ils partageaient le labeur et le frugal repas à la pause de midi, d'autres faisaient connaissance en remontant et même en inventant des arbres généalogiques communs, détours pour atténuer le climat de défiance ambiant propre aux gens de campagne, et se trouvaient même des racines communes et des parentés lointaines que l'Etat Civil ne retrace nulle part...

Le soleil est maintenant assez haut, dardant ses rayons brûlants, et sur ces entrefaites, sorti on ne sait d'où, un homme à l'allure lourdaude, arborant une moustache broussailleuse, des sourcils drus, l'œil vif, avançant en martelant le sol de son pas, d'une voie métallique, a intimé aux hommes l'invitation qui ne se refuse pas, au risque de lui déplaire, de se rassembler en petits groupes, à l'ombre; la promptitude des convives trahissait leur avide impatience de voir arriver enfin d'imposants tapsis (plats en terre cuite vernis avec pied) où s'amoncellent les disques de Mechehda (mille trous) copieusement arrosée de beurre et de miel; chaque famille ayant ses traditions, les unes vous offriront la «bajia» (petit plombs) luisante de beurre, d'autres «R'fiss» (une galette de braje sans dattes écrasées) triturée au beurre et miel; en ce court instant de convivialité ils ont oublié les liens de parenté, les civilités et autres ascendants communs! Aucun bruit n'accompagnait le cérémonial malgré la cadence effrénée des mains s'entrecroisant; il ne restera bientôt que le fond luisant des tapsis

Le repas achevé, un café translucide est servi aux convives, qui une fois la diversion du repas passée, se regardent avec appréhension et inquiétude sur la suite des événements dont le plus crucial est celui d'arracher la mariée à sa famille, ce qui en ce temps-là n'était pas une sinécure...

Sirotant par petites gorgées le noir breuvage, comme pour prolonger le temps de grâce, les «invités» devisaient entre eux à voix basse cherchant à trouver

une issue pour un dénouement rapide et heureux à cette confusion née de l'union de deux familles qui de surcroît ont un lien de parenté entre elles.

Un silence long comme un Ramadhan qui n'en finit pas s'est abattu sur l'assemblée qui soudainement s'est vue priée, par le "maître de cérémonie" ayant convié au repas, de le suivre au bas des maisons, dans un corridor le long d'un ru, pour leur montrer, à une distance respectable, un bout de bois planté dans le sol, se terminant par trois branchettes en triangle au creux desquelles était logé un œuf tout blanc luisant sous la lumière du soleil et juste à côté était fichée dans le sol une raquette de figuier de barbarie, les concurrents savent pourquoi.

Comprenant sans mot dire ce qui était attendu d'eux, les hommes munis de fusils se regardèrent et finirent par désigner l'un d'eux pour affronter la cible à éliminer avec une cartouche contenant une seule balle, à défaut de quoi la mariée ne quitterait pas le domicile parental, rien que ça! la chevrotine et les petits plombs étant formellement proscrits, c'est la raquette de figuier de barbarie qui révélerait la fraude s'il y avait impact d'une munition prohibée. Les tireurs se succédèrent, et malgré plusieurs essais aucun d'eux n'eut le privilège de sauver l'honneur de son camp

C'est alors que tous les regards se sont tournés vers un chétif vieillard, l'œil vif, le visage buriné, assis en solitaire sur une grosse racine d'olivier qui affleure par l'effet de l'érosion, suivant en retrait le challenge, tenant sur ses genoux un vieux fusil d'héritage, tout menuet, qui se souvient de ses aïeux, immortel, pour rappeler le souvenir de ceux qui l'ont précédé sur ces terres ancestrales bénies; le fusil, la femme et la terre, dans ces sociétés aux coutumes figées depuis la nuit des temps, sont les biens les plus précieux et l'honneur d'un homme en ce temps-là.

A la seule supplication silencieuse des regards tournés vers lui, sans qu'on le lui demande, le vénérable vieillard s'est résolument levé, l'attitude altière; il promène calmement un furtif regard circulaire sur l'assistance retenant son souffle dans une communion de vœux, se dirige vers le poste de tir, met un genou à terre, l'autre relevé, épaulé son vieux clou, vise pendant une éternité dans un lourd silence, abaisse à plusieurs reprises le fusil, évaluant la distance, maîtrise ses gestes, retient son souffle, raide comme une momie, épaulé à nouveau, vise encore longuement: un sourd claquement, de la fumée noire s'échappe de la bouche du fusil: l'œuf a été pulvérisé du premier coup! Une clameur s'élève, des cris de joie contenus

fusent, enfin, «le Deus ex machina» a démêlé l'imbroglia de la tragi-comédie ... pas tout à fait cependant...

Cette étape cruciale enfin franchie, les sages du groupe lauréat ont demandé à prendre «possession» de la mariée, mais c'était sans compter sur la réticence de proches irréductibles de l'Aaroussa (la mariée) qui ont commencé à bombarder d'une pluie de pierres et de figues de barbarie le groupe d'hommes arpentant la pente à l'assaut de la citadelle où était tapie la mariée

Des hommes étaient en sang, d'autres essayaient avec leur chèche la pulpe de figues de barbarie reçues au front et au visage, l'un d'eux s'est assis en retrait sur une pierre pour se faire retirer les aiguillons du front... et malgré les «z'gharittes» (you you) des femmes et des voix sages, le frère de l'élue s'est, par honneur dit-on, farouchement opposé à coups de pierres au départ de sa sœur dans une autre famille, mais dès qu'il eut obtenu une compensation sonnante et trébuchante, il prit la clef des champs... c'est une autre situation comique des coutumes exotiques qui font le charme des cérémonies du temps jadis. On raconte qu'à la même époque au Douar Moujer, le mariage d'un fils de la famille A. avec une fille de la famille K - bien connues ici -, si ce n'avait été l'intervention et la sagesse de notables, aurait pu être annulé à cause des violences subies par le cortège de laarisse

Certes ce sont de surannées traditions ancestrales venues de l'aube de la vie en groupe, lorsque les hommes ont commencé à s'unir pour être plus forts face à la vie sauvage, qui perdurent çà et là dans nos régions confrontées aux difficiles aléas de la vie des gens des contrées de l'arrière-pays; c'est aussi le comportement protecteur de la famille de la mariée s'expliquant en grande partie par la volonté de ses proches de la prémunir d'un échec de la jeune union, et c'est un aller simple sans espoir de retour avant une période probatoire, entrecoupée des visites du père et de la mère ou d'un frère aîné aux jours des fêtes de l'aïd; à cette occasion des présents seront offerts à la fille: un quart du mouton sacrifié, du smen (beurre fondu salé), de l'huile d'olive, du miel, pour consolider son couple et quelque part signifier à la belle-famille que ses protecteurs ne l'ont pas abandonnée; le jour de son bref retour, poursuivie par une ribambelle de gosses à l'occasion des fêtes, se fera sous haute surveillance de la belle-mère si elle est encore en vie, ou des belles sœurs; c'est ainsi que les plaintes sur d'éventuels mauvais traitements de l'époux ou les exigences des beaux parents qu'elle devra servir sans faillir jusqu'à leur dernier jour, ne seront pas évoquées et si une fuite a lieu, la mère dira «m'aalihche»(ça fait

rien) et n'informer ni le père, ni personne de la fratrie, ce sera un secret entre la fille et la mère, qui en touchera quand même un petit mot, sur un ton conciliant, à l'accompagnatrice, façon de réduire la pression sur sa fille et humaniser son séjour.

Une seule occasion de retour est tout de même offerte à la belle - fille, c'est lors de ses accouchements; ici la tradition voudrait qu'elle séjourne quarante jours chez ses parents, pour se refaire une santé et apprendre à élever le nouveau- né. Mais au cours de ces visites les rencontres restent circonscrites à une nomenclature immuable de personnes : c'est ainsi qu'elle ne peut rencontrer et faire la bise à ses cousins sauf de manière furtive, sur lesquels elle ne lèvera pas les yeux, et seulement après autorisation expresse de l'époux ou de la belle-mère, et en leur présence!

Maintenant, de guerre lasse, les esprits commencent à se calmer; quelques hommes des deux camps, d'un âge respectable, forment un demi-cercle devant l'enclos sans le franchir, pour ne pas attiser la colère des proches de la mariée aux aguets; de l'autre côté de la barrière de la «horma» (la dignité) la sarabande des femmes en transe vociférant de stridents You You et des chants de circonstance ne se préoccupent nullement des agressions infligées à leurs hommes; (les fêtes de mariage étaient un exutoire en les arrachant le temps des cérémonies à leur harassant quotidien), forment un cercle autour de l'Aaroussa en pleurs, avançant à pas comptés; des parentes ou proches tentent de la retenir en s'accrochant à ses manches, à sa gandoura, pour l'empêcher de les quitter. Soudain, à une courte distance de la barrière, les événements se précipitent, deux ou trois femmes téméraires rompent littéralement le cercle des femmes en poussant la mariée vers les hommes; à nouveau un cercle se referme autour d'elle comme un piège à souris; avec dextérité des bras vigoureux la hissent délicatement sur le dos de la jument parée d'un «haïk» multicolore (une épaisse couverture en laine tressée main) des rubans aux œillères; la bête, par un rituel qu'elle connaît bien, s'est mise en marche sans qu'on le lui demande vers une calèche attendant au bas du coteau- ne pouvant accéder au lieu des habitations- suivie de la mère de la mariée et de quelques jeunes filles, pour l'accompagner vers sa nouvelle vie; les hommes ont chargé aussi une mule des présents et objets de la mariée achetés avec l'argent de la dot: les incontournables sendouk (malle en bois) et la khezana (une armoirette) richement colorées de motifs verts, rouges, jaunes, ocres; chez son époux elle trouvera quelques commodités et la «Sedda» un rudimentaire garde -manger de planches juxtaposées sur un support en bois destinée au rangement de la «âoula»- réserves

alimentaires - constituées de semoule de blé, d'orge, de couscous, principalement de la «Rouina», cette mixture de semoule de blé, orge, pois-chiche grillés et de gousses de caroube moulues ; dans les grandes villes ce délice facile à préparer, appelé «Bessissa ou tamina» est servi aux invités avec le café en l'absence d'autres friandises; lors de ses accouchements on lui servira à manger la «zrira», un fortifiant favorisant la montée de lait, c'est la rouina malaxée dans de l'huile d'olive et du miel parfumé de fleurs de bruyère, de thym, de myrte; cette manne est contenue dans les «Mezoueds», des sacs en peau de chèvre richement colorés ; sa mère restera sept jours à ses côtés pour lui donner ses dernières recommandations et l'aider à s'accommoder de sa belle-famille ; elles se quittent non sans sanglots sachant qu'elles ne se reverront pas de sitôt .

Le cortège prend maintenant le chemin du retour qui allait le conduire au domicile nuptial sous les salves de baroud couvrant les pleurs des uns et les effusions des autres; c'est un retour discrètement joyeux par déférence envers les alliés de la mariée, et moins fatigant, la pente maintenant est favorable à une éclipse salutaire.

Loin derrière, à la lisière des gourbis, des silhouettes guettent l'évolution du cortège qui, une fois le danger passé, se fait nonchalant; arrivé au chemin carrossable où attend la calèche à l'ombre d'un chêne-liège, des bras de femmes et d'hommes entremêlés aident délicatement la mariée à descendre du dos de la jument et la hissent sur le marchepied puis sur la banquette de la calèche recouverte du même «haïk» que celui ayant paré la jument. Plus d'appréhension maintenant, le chemin du retour se fait dans l'indolence, les plaisanteries, et... la pesanteur de la digestion de la mechehda.

Arrivé au lieu du rassemblement du matin, il faut escalader à pied, la mariée et sa cohorte devant, au milieu des chardons qui s'accrochent aux gandouras, jusqu'à l'endroit où sont érigés le domicile de l'époux et des tentes en bâche dressées à proximité pour recevoir les convives qui allaient parader aux rythmes et mélodies du Teboul (tambour) et de la zorna (une espèce de clarinette) jusqu'à mi-journée en attendant le traditionnel repas offert par l'époux

Les préparatifs du repas se font deviner par les allées et venues des maîtres des lieux comptant les convives; les invités commencent à lorgner du côté des «h'ssirra» (modestes tapis artisanaux) et les frèches (tapis d'alfa) pour choisir le «mejmaa» (habituellement groupe de dix convives) à l'entrée de la gaitoune

susceptible d'être servie en premier; et quelques-uns, des jeunes convives, ont investi les lieux et adopté la position assis tailleur ou assis sur les jambes repliées, postures favorables à l'accès à la guessaa . Ne dit-on pas ici que «*Zerdazi ki chouf l'guessaa yaoud y tazi*» (le Zerdazi-de la tribu des Zerdazas- joue des coudes en présence de la guessaa).

Les préparatifs des convives n'ont pas été longs, les plats arrivent fumants, fleurant bon la marga et le smen, les «guessaa», servant habituellement à pétrir la galette ou à rouler le couscous , contenant un monticule de grains dorés, clairsemé de pois-chiche et garni de copieux morceaux de viande de mouton enrobés de graisse, défilent entre les petits groupes; l'exhalaison des effluves de la « marga», cette sauce si typique, a fait bondir les convives qui se sont rués silencieusement, cette fois sans invitation expresse, sur le délice tant attendu pour lequel beaucoup ont fait spécialement le déplacement; maintenant, la concentration est au contenu des cuillères en bois ratissant large et farfouillant le fond du plat pour atteindre la couche la mieux arrosée du couscous; certains, par «humour» happent au vol les meilleurs morceaux de viande: l'un le collier ou les tranches d'épaule très prisés, d'autres le jarret, ou les carrés de côtes; les ustensiles contenant la marga, dont la saveur ne se retrouve qu' à l'occasion du couscous de l'aïd et celui des mariages, passent de mains en mains; rapidement il ne reste que le fond des guessaa mis à nu et des tas de déchets qui allaient faire le bonheur des chiens et des chats attendant patiemment qu'on daigne les associer au festin. Ce deuxième repas de la journée terminé, et quelques cuillères de couscous plus tard, l'heure est aux réjouissances.

Maintenant, l'assemblée des festoyeurs a un dernier devoir à remplir, au son de la zorna de **Babana**, l'animateur de la plupart des mariages et du roulement du tambour de **Ali ben Rabah** le célèbre tambourineur de la contrée, couvert par les détonations du baroud; des figures de danses sont exécutées par des habitués de ces démonstrations chevaleresques que l'on invite spécialement: deux rangées de danseurs se font face puis s'éloignent à reculons en clopinant des pas de danse traditionnelle rappelant le galop du cheval, puis reviennent l'une vers l'autre, s'ouvrent en éventail pour faire face à la foule en cercle autour d'eux et lorgner du côté des femmes qui assistent clandestinement, en regardant d'un seul œil, derrière des pans d'étoffe que l'on voit s'entrebâiller de temps à autre; leur furtive apparition donne des ailes aux danseurs maniant la canne avec adresse, à la manière

de l'épée, dans des gestes évoquant l'usage de cet attribut comme objet de dissuasion ou de défense.

Ce gracieux ballet est synchronisé et entrecoupé par la voix du «berrah», un joyeux drille, une sorte d'histrion à la gestuelle théâtrale, magicien du verbe, attendrissant les cœurs, appelant à réunir une cagnotte destinée à venir en aide au jeune couple, qui lui servira à couvrir les dettes de mariage et à commencer leur vie commune; et c'est la belle -mère qui doit inaugurer ce service en faisant la première offrande en monnaie clinquante. Puis la voix du berrah interpelle l'assistance, par des formules toutes faites invoquant la fraternité, l'amitié, le bon voisinage et l'alliance: «*ouayne houm lahab, ouayne houm lashab, ouayne houm lenceb*»? (Où sont les amis, où sont les compagnons, où sont les alliés ?)

Commence alors une bousculade; les premiers à déposer hors la vue, un billet ou de la monnaie, aussitôt recouverts, pour créer le mystère, d'un large foulard destiné à recevoir les dons, sont les proches compagnons de laarisse (le marié), futurs candidats au même cérémonial; afflue ensuite le reste de la troupe; de temps à autre le berrah exhibe dans une main levée une offrande généreuse comme pour susciter une compétition; l'aide ainsi rassemblée deviendra une dette pour le couple et à chaque mariage d'un donateur il a le devoir d'aller restituer «lâaoun», une somme d'argent légèrement supérieure à celle qu'il avait reçue; et on racontera plus tard dans les cafés ou autour d'une partie de kharbga (jeu de dame fait de trous creusés dans la terre, et pions en cailloux), qu'un tel voulait en faire voir aux autres et que tel autre n'a pas mis la main à la poche, qu'il s'est invité juste pour remplir kerchou (la panse)... Des ragots qui vont faire les choux gras des rencontres villageoises jusqu'au tour du suivant et jusqu'aux aux prochaines noces.

Le rituel du Aaoune (de l' aide) accompli dans l'après-midi, vient l'heure où un à un les convives quittent la fête, la plupart en compagnie de leurs épouses, pour ne laisser après eux que les proches compagnons de laarisse (le marié) qui vont l'accompagner à la nuit tombée, aux sons des z'gharites, jusqu'à l'entrée du gourbi, pour rejoindre enfin celle qui allait partager sa vie, une femme que souvent il ne connaît pas, ou seulement de réputation, ou bien l'a devinée sous son voile furtivement lors d'une rencontre de famille, ou encore l'a aperçue de loin à remplir une cruche d'eau aux nombreuses sources en ces lieux; car le mariage, c'est souvent avant tout l'alliance de deux familles avant d'être celle de deux êtres.

Mais une ultime étape reste à franchir, c'est le cérémonial de la «henna» : l'époux va recevoir à un doigt le henné des jeunes mariés des mains de sa belle-mère qui devra chercher et trouver son doigt présenté parmi ceux de proches compagnons de son âge, des candidats à un prochain mariage; c'est caché sous un burnous et derrière l'écran formé par ses camarades pour ne pas apparaître, par respect, à visage découvert devant sa belle-mère et l'assistance, que ce rite sera accompli .

A voir de près, ces traditions ont un sens dans la mesure où elles préservent non seulement l'héritage patrimonial ancestral, qui n'ira pas dans une famille étrangère en le soustrayant à l'effritement de la propriété de la terre déjà modeste, mais serviront aussi à enrichir le clan du sang commun à la famille par une nombreuse descendance.

Depuis et pour longtemps encore ce nous semble, dans notre village et dans les mechtas toujours présentes, où vivent recluses, des fruits de leur lopin, beaucoup de familles en autarcie d'activités vivrières, rien n'a presque changé de ces valeurs ancestrales; les mariages se déroulent souvent selon ces traditions fort ancrées dans notre société originelle grâce au poids moral des patriarches gardiens des coutumes léguées par les ancêtres; mais beaucoup de familles au sein desquelles ces gardiens des us et coutumes ne sont plus, pour être au diapason de la modernité et faire étalage de lambris dorés, préfèrent un mariage animé par un orchestre moderne aux langoureuses mélodies de la zorna, où la mariée sera convoyée dans des cortèges faits d'attelages mécaniques, exhibant des limousines rutilantes où suivra un repas servi dans des salles des fêtes froides, sans âme, où les convives se tiennent à distance les uns des autres, des cérémonies où il n'y a plus place pour la chaude familiarité du contact humain autour d'un couscous servi dans l'inoubliable plat unique rassemblant les convives, consolidant le lien social, favorisant l'ambiance rustique et chaleureuse qui accompagnait les fêtes de mariage d'autrefois .

Amor MOUAS (Miloud) - Auribeau / Ain- Charchar